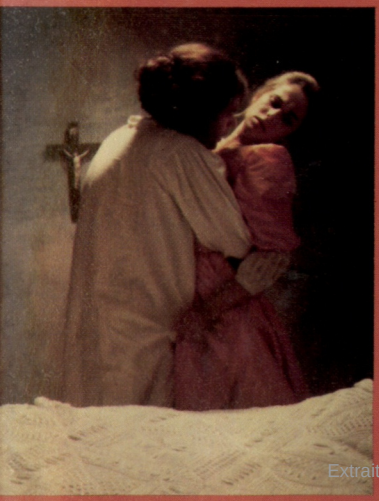
Herculine Barbin dite Alexina B

présenté par
Michel Foucault



au cinéma

MYSTÈRE ALEXINA

Un film de René Féret

Extrait de la publication

Gallimard

Extrait de la publication

Les vies parallèles

Herculine Barbin

dite

Alexina B

Gallimard

Extrait de la publication

5,60

LES VIES PARALLÈLES

Extrait de la publication

Herculine Barbin

dite

Alexina B.

PRÉSENTÉ PAR
MICHEL FOUCAULT

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1978.*

Extrait de la publication

Mes souvenirs

Extrait de la publication

J'ai vingt-cinq ans, et, quoique jeune encore, j'approche, à n'en pas douter, du terme fatal de mon existence.

J'ai beaucoup souffert, et j'ai souffert seul! seul! abandonné de tous! Ma place n'était pas marquée dans ce monde qui me fuyait, qui m'avait maudit. Pas un être vivant ne devait s'associer à cette immense douleur qui me prit au sortir de l'enfance, à cet âge où tout est beau, parce que tout est jeune et brillant d'avenir.

Cet âge n'a pas existé pour moi. J'avais, dès cet âge, un éloignement instinctif du monde, comme si j'avais pu comprendre déjà que je devais y vivre étranger.

Soucieux et rêveur, mon front semblait s'affaisser sous le poids de sombres mélancolies. J'étais *froide*, timide, et, en quelque sorte, insensible à toutes ces joies bruyantes et ingénues qui font épanouir un visage d'enfant.

J'aimais la solitude, cette compagne du malheur, et, lorsqu'un sourire bienveillant se levait sur moi, j'en étais *heureuse*, comme d'une faveur inespérée.

Extrait de la publication

Comme mon enfance, une grande partie de ma jeunesse s'écoula dans le calme délicieux des maisons religieuses.

Des maisons véritablement pieuses, des cœurs droits et purs présidèrent à mon éducation. J'ai vu de près ces sanctuaires bénis où s'écoulent tant d'existences qui, dans le monde, eussent été brillantes et enviées.

Les modestes vertus que j'ai vu briller n'ont pas peu contribué à me faire comprendre et aimer la religion vraie, celle du dévouement, et de l'abnégation.

Plus tard, au milieu des orages et des fautes de ma vie, ces souvenirs m'apparaissaient comme autant de visions célestes, et dont la vue fut pour moi un baume réparateur.

Mes seules distractions, à cette époque, furent les quelques jours que j'allais passer chaque année dans une noble famille, où ma mère était traitée en amie bien plus qu'en gouvernante. Le chef de cette famille était l'un de ces hommes mûris par les malheurs d'une époque sinistre et désastreuse.

La petite ville de L... où je suis *née* possédait et possède encore un hospice civil et militaire. Une partie de ce vaste établissement était affectée spécialement au traitement des malades des deux sexes, nombre toujours considérable auquel, comme je l'ai dit, venait se joindre celui non moins grand que fournissait la garnison de la ville.

L'autre partie de la maison appartenait tout entière à la jeunesse orpheline et abandonnée qu'une naissance, presque toujours le fruit du crime ou du malheur, a laissée sans soutien dans ce monde.

Extrait de la publication

Pauvres êtres, frustrés dès le berceau des caresses d'une mère!

Ce fut dans cet asile de la souffrance et du malheur que je passai quelques années de mon enfance.

J'ai à peine connu mon malheureux père, qu'une mort foudroyante vint ravir trop tôt à la douce affection de ma mère, dont l'âme vaillante et courageuse essaya vainement de lutter contre les envahissements terribles de la pauvreté qui nous menaçait.

Sa situation avait éveillé l'intérêt de quelques nobles cœurs; on la plaignit vivement, et bientôt des offres généreuses lui furent faites par la digne supérieure de la maison de L....

Grâce à l'influence d'un administrateur, membre distingué du barreau de la ville, je fus *admise* dans cette sainte maison, où je devins l'objet de soins tout particuliers, bien que je vécusse parmi les enfants sans mère, élevées dans ce touchant asile.

J'avais alors sept ans, et j'ai encore présente à l'esprit la scène déchirante qui y précéda mon entrée.

Le matin de ce jour j'ignorais absolument ce qui allait se passer quelques heures après mon lever; ma mère m'ayant fait sortir comme dans un but de promenade, me conduisit en silence à la maison de L... où m'attendait la digne supérieure; elle me prodigua les plus affectueuses caresses, pour me cacher sans doute les larmes que répandait en silence ma pauvre mère qui, après m'avoir longtemps *embrassée*, s'éloigna tristement, sentant que son courage était épuisé.

Son départ me serra le cœur, en me faisant comprendre que, désormais, j'appartenais à des mains étrangères.

Extrait de la publication

Mais à cet âge les impressions durent peu, et ma tristesse céda devant les distractions nouvelles qui me furent offertes dans ce but. Tout m'étonna d'abord; la vue de ces vastes cours, peuplées d'enfants ou de malades, le silence religieux de ces longs corridors troublé seulement par les plaintes de la souffrance, ou le cri d'une agonie douloureuse, tout cela m'émut le cœur, mais sans m'effrayer pourtant.

Les mères qui m'entouraient, offrant à mes regards d'enfant leur sourire d'ange, semblaient tant m'aimer!

J'étais sans crainte à leurs côtés, et si heureuse lorsque l'une d'elles, me prenant sur ses genoux, m'offrait à baiser son doux visage!

Je vis bientôt mes jeunes compagnes, et je les aimai bien vite. De leur part aussi, je me sentais l'objet d'une prédilection presque respectueuse, tant les pauvres enfants comprenaient combien leur sort différait du mien. J'avais, moi, une famille, une mère, et plus d'une fois j'excitai leur envie. Je le compris mieux plus tard. Une querelle d'enfant s'éleva entre nous, je ne me rappelle plus pourquoi l'une d'elles, celle que j'affectionnais le plus, me reprocha amèrement de partager un pain qui n'était pas fait pour moi. Je passe rapidement sur ces premiers temps de ma vie que nul incident sérieux ne vint attrister.

Un jour que, selon mon habitude, j'avais visité quelques malades indigents de la ville, la bonne sœur M... que j'accompagnais dans ces pauvres demeures, et dont, je dois le dire, j'étais l'enfant gâtée, me prévint que j'allais être confiée désormais à d'autres soins. Elle avait obtenu, grâce à son

Extrait de la publication

influence généralement reconnue, que je fusse placée au couvent des Ursulines pour y faire ma première communion et recevoir en même temps une éducation plus soignée. Mon premier mouvement, je l'avoue, fut tout à la joie. La bonne religieuse le vit sans doute, car sa noble physionomie exprima une sorte de tristesse jalouse que j'attribuai, non sans raison, à la vivacité de son affection pour moi.

Là, me dit l'excellente femme, vous partagerez l'existence de jeunes filles riches et nobles pour la plupart. Vos compagnes d'études et de jeux ne seront plus les enfants sans nom avec lesquelles vous avez vécu jusqu'à ce jour, et vous oublierez bientôt sans doute celles qui ont remplacé votre mère absente. Je l'ai déjà dit, je crois, j'aimais particulièrement la bonne sœur M..., et je ne pus l'entendre m'accuser ainsi sans en être profondément froissée.

J'avais pris une de ses mains que je serrai dans la mienne, et ne pouvant autrement m'expliquer, car j'étais violemment émue, je la portai à mes lèvres.

Cette protestation muette la rassura sur mes sentiments, sans toutefois lui faire oublier que d'autres maintenant allaient avoir des droits à mon affection, à mon respect.

Quelques jours après je faisais mon entrée au couvent de S..., en qualité de pensionnaire. La bonne sœur M... avait voulu m'y accompagner et me remettre elle-même aux mains de la supérieure de cette maison.

Je n'oublierai jamais l'impression que je ressentis à la vue de cette femme. Je ne vis jamais tant de

Extrait de la publication

majestueuse grandeur et une si expressive beauté sous l'habit religieux. La mère Éléonore, ainsi qu'on l'appelait, appartenait, je l'ai su plus tard, à la plus haute noblesse de l'Écosse.

Son maintien était fier et inspirait le respect. On ne pouvait cependant voir de physionomie plus sympathique, plus attrayante. La voir, c'était l'aimer. Elle joignait à des connaissances très-étendues une rare habileté, dont elle avait fait preuve dans la direction des affaires de sa maison. La considération sans bornes dont elle jouissait dans le haut monde en avait fait une autorité dans la ville.

D'autres que moi pourraient l'affirmer, elle la méritait sous tous les rapports. Au jour où j'écris ces lignes elle a cessé d'exister, et je sens que je la regretterai toujours. Son souvenir est encore l'un des plus doux qui me soient restés. Au milieu des agitations incroyables de ma vie j'aimais à me rappeler la suavité de son sourire d'ange, et je me sentais plus heureux.

Je fus bientôt à l'aise dans cette sainte maison, sous l'égide d'une affection dont instinctivement j'étais aussi fier que j'en étais heureux.

Le pensionnat était nombreux, et comme je l'ai dit, il se composait particulièrement de jeunes filles appelées plus tard à occuper un certain rang dans la société, soit par leur naissance, soit par leur position de fortune.

Il y avait donc entre elles et moi une ligne de démarcation naturelle que l'avenir seul pouvait briser.

Je n'eus cependant jamais à souffrir par elles de cette différence que la jeunesse comprend quelque-

Extrait de la publication

fois trop vite, et dont, à l'instar d'autres grands enfants, elle abuse cruellement.

Toutes m'aimèrent, et je dois le dire, je n'en éprouvai nulle fierté, car je croyais dès lors que mon affection n'avait pas le moindre prix à leurs yeux.

Les études étaient sérieuses et confiées à des mains réellement intelligentes.

Douée comme je l'étais d'une véritable aptitude pour les études sérieuses, j'en profitai bientôt avec avantage.

Mes progrès furent rapides et excitèrent plus d'une fois l'étonnement de mes excellentes maîtresses.

Il n'en fut pas de même des travaux manuels pour lesquels je montrai la plus profonde aversion et la plus grande incapacité.

Le temps employé par mes compagnes à la confection de ces petits chefs-d'œuvre destinés à orner un salon ou à parer un jeune frère, je le passais, moi, à la lecture. L'histoire ancienne ou moderne était ma passion favorite.

J'y trouvais un aliment à ce besoin de connaître qui envahissait toutes mes facultés. Cette occupation chérie avait aussi le privilège de me distraire des tristesses vagues qui alors me dominaient tout entier.

Que de fois je me dispensai de la promenade pour pouvoir, le livre à la main, me promener *seule* dans les magnifiques allées de notre beau jardin, à l'extrémité duquel se trouvait un petit bois planté de marronniers sombres et touffus!

La vue était large, grandiose, et se réjouissait de cette végétation luxuriante des pays méridionaux.

Que de fois aussi Mme Éléonore me surprit au

milieu de cette rêverie inexplicable, et comme son regard savait me faire tout oublier! J'accourais radieuse à sa rencontre, et rarement je n'en obtenais pas un baiser que je rendais par une étreinte pleine d'un charme auquel je ne saurais rien comparer.

J'éprouvais parfois un immense besoin d'affection vive et sincère, et, chose singulière, j'osais à peine la manifester.

Je m'étais fait parmi mes brillantes compagnes une amie de la fille d'un conseiller à la Cour royale de...

Je l'aimai à première vue, et, bien que son extérieur n'eût rien d'éblouissant, il attirait invinciblement par la grâce modeste répandue sur toute sa personne; sans être beaux, ses traits étaient d'une régularité charmante, et portaient les douloureux stigmates d'un mal qui semble chercher de préférence ses victimes parmi les plus jeunes et les plus heureusement douées. La pauvre Léa était de ce nombre. A peine âgée de dix-sept ans elle courbait déjà vers la terre un front où se lisaient des souffrances sourdes, mais qui ne devaient pas tarder à prendre un développement effrayant.

J'avais deviné en elle un être souffrant, voué à une mort prématurée.

La situation physique avait-elle opéré entre nous ce rapprochement qu'aurait dû empêcher la différence d'âge qui nous séparait, car je n'avais pas douze ans, c'est ce que je ne saurais expliquer. Certaines sympathies ne s'expliquent pas. Elles naissent sans qu'on les provoque.

A cette même époque j'étais moi-même faible et d'une santé débile.

Extrait de la publication

Mon état n'était pas sans inspirer de sérieuses inquiétudes, ce qui m'explique certains regards des bonnes religieuses qui m'entouraient. J'étais, comme Léa, l'objet de soins constants, et la salle de l'infirmerie nous réunit plus d'une fois.

Je l'entourais d'un culte idéal et passionné tout à la fois.

J'étais son esclave, son chien fidèle et reconnaissant. Je l'aimais avec cette ardeur que je mettais en toutes choses.

J'aurais presque pleuré de joie quand je la voyais abaisser vers moi ces longs cils d'un dessin parfait, dont l'expression était douce comme une caresse.

Comme j'étais *fière* quand elle voulait bien s'appuyer sur moi au jardin.

Les bras entrelacés nous parcourions ainsi de longues allées bordées de chaque côté d'épais buissons de roses.

Elle causait avec cet esprit élevé et incisif qui la caractérisait.

Sa belle tête blonde se penchait vers moi, et je la remerciais par un baiser plein de chaleur.

Léa, lui disais-je alors, Léa, je t'aime! La cloche de l'étude venait bientôt nous séparer, car mademoiselle de R... s'asseyait sur les bancs de la première. Élève accomplie, son séjour prolongé au couvent n'avait plus pour motif que la culture des arts d'agrément où elle excellait de façon à faire la gloire de ses maîtres.

Le soir venu, nous nous séparions jusqu'au lendemain à l'heure de la messe. Nous passions la nuit dans un dortoir différent. Celui qu'elle occupait communiquait à l'unique vestiaire du pensionnat.

J'avais donc quelquefois un prétexte pour la revoir avant de m'endormir. Bien des fois déjà Mme Marie de Gonzague m'avait reproché mes oublis journaliers, me menaçant de ne plus tolérer mes absences du dortoir.

Un soir du mois de mai, je me rappelle, j'avais réussi à tromper sa surveillance. La prière du coucher était faite; elle venait de descendre pour se rendre chez la mère Éléonore.

Ne l'entendant plus dans l'escalier, je traverse doucement le dortoir, plus une grande salle qui servait aux élèves de musique. J'arrive au vestiaire, me munissant au hasard du premier objet venu, et de là j'atteins sans bruit la cellule que je savais être celle de Léa. Je me penchai sans bruit vers son lit, et l'embrassant à plusieurs reprises, je lui passai autour du cou un petit christ d'ivoire, d'un fort joli travail, qu'elle m'avait paru envier. « Tiens, mon amie, lui dis-je, accepte ceci, et porte-le pour moi. »

J'avais à peine achevé que je reprenais à la hâte le chemin par lequel j'étais *venue*. Mais je n'en avais pas fait la moitié que des pas bien connus me firent tressaillir. Ma maîtresse était derrière moi et m'avait *vue*.

Je m'arrêtai *interdite*, cherchant en vain à comprimer l'orage. N'ayant pas même cette ressource, je l'attendis bravement.

Mademoiselle, me dit sèchement la bonne religieuse, je ne vous inflige pas de punition; la mère Éléonore s'en chargera demain.

Cette menace portait en elle la peine la plus terrible pour moi. Ce que je ressentais pour notre mère

DOCUMENTS

Département de la Charente-Inférieure
Ville de La Rochelle

Nous, Maire de la ville de La Rochelle, Chevalier de la Légion d'Honneur, sur l'attestation qui nous a été faite par Monsieurs Loyzet, Bouffard, et Basset, tous trois membres du Conseil Municipal,

Certifions que Mademoiselle Barbin Adélaïde Herculine née à Saint-Jean d'Angély, département de la Charente-Inférieure, le 7 novembre 1838 est de bonne vie et mœurs et digne par sa moralité de se livrer à l'enseignement.

Lui avons délivré conformément à l'article 4 de la loi du 28 juin 1833, sur l'instruction primaire le présent certificat pour lui servir ce que de droit.

La Rochelle, le 9 juillet 1856.
Le maire

*

Le soussigné, curé de Saint Jean de la Rochelle, certifie que Mademoiselle Alexina Barbin, ma paroissienne, a toujours mené la conduite la plus édifiante sous tous les rapports.

Guilbaud, prêtre
La Rochelle 7 juillet 1856.

Extrait de la publication

Monsieur l'Inspecteur,

Vous nous aviez fait espérer que nous aurions l'honneur de vous voir dans le courant du mois dernier. Je m'étais proposé de vous présenter Mademoiselle Alexina Barbin pour être admise au nombre des élèves boursières car son application, son intelligence, sa bonne volonté me font espérer et me donnent pour ainsi dire la certitude qu'elle pourra en une année être capable d'obtenir le brevet d'institutrice. Veuillez, Monsieur l'Inspecteur, vous intéresser à la triste position de sa mère et demander à Monsieur le Préfet, pour cette jeune personne la place restée vacante par la sortie de Mademoiselle Rivaud qui est dans notre maison en qualité de sous-maîtresse.

Nos élèves travaillent avec ardeur, spécialement à l'orthographe usuelle. J'emploie tous les moyens que vous avez eu la bonté de m'indiquer, et je leur fais apprendre par cœur des mots du dictionnaire. Soyez assez bon, Monsieur l'Inspecteur pour venir bientôt nous donner vos bons conseils et nous nous ferons un vrai plaisir de les suivre exactement afin de procurer à nos chères élèves une meilleure réussite.

Agréez le profond respect de celle qui a l'honneur d'être, Monsieur l'Inspecteur, votre très humble

Sœur Marie Augustine,
f. d. l. s.
20 novembre 1856

*

Madame la Supérieure,

De jour en jour je me promets le plaisir d'aller m'entretenir avec vous, mais chaque jour, je suis obligé de renvoyer cette course en présence du travail qui absorbe tous mes instants.

Je suis heureux d'apprendre que vos élèves profitent de vos excellentes leçons et je ne doute pas qu'aux prochains examens elles ne réparent l'échec qui nous a causé tant de peine.

Je connais la position digne d'intérêt de Mademoiselle

Extrait de la publication